

Du mythe d'hier au réel d'aujourd'hui

Armand Hoog

Volume 4, Number 3, août 1968

Chateaubriand et ses précurseurs français d'Amérique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036343ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036343ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hoog, A. (1968). Du mythe d'hier au réel d'aujourd'hui. *Études françaises*, 4(3), 349–360. <https://doi.org/10.7202/036343ar>

DU MYTHE D'HIER AU RÉEL D'AUJOURD'HUI

Charlevoix, Lafitau, Lahontan, les *Relations des Jésuites*, Le Page du Pratz, Moreau de Saint-Méry et l'étonnant Nicolas Bourgeois (« Dieu met à part l'Amérique... »), on vient de les lire, tous ces pré-Chateaubriand, à qui Chateaubriand ressemblera si fort (puisqu'il les pillera) mais qui ne sont pas du tout Chateaubriand. L'énorme différence qui les sépare de leur piller apparaît de plus en plus à mesure qu'on les connaît. Et notez bien qu'ils ne sont qu'une partie du syndicat des précurseurs (si l'on veut admettre ce mot, dont l'ambiguïté majeure tient en ce qu'il implique, contre toute vraisemblance, que le « précurseur » doit être considéré, non pas en lui-même, mais par rapport à celui qui viendra plus tard, et l'imitera). Au fichier complet des œuvres auxquelles Chateaubriand a emprunté des éléments de sa vision américaine, il faudrait ajouter les relations d'Imlay, de Carver et de Bartram; peut-être un roman de Loaisel de Tréogate; *Oderahi* sans doute aussi; et les reportages fantaisistes de Crève-cœur, autre *copy-cat*, sur la Pennsylvanie et l'Ohio. On n'aurait pas fini. J'espère le montrer un jour.

Bien. Mais l'intérêt de la critique des sources n'est pas tellement de montrer qu'il y a des sources que de séparer les eaux authentiques des eaux empruntées. (Au creux des cavernes, les spéléologues vous flanquent dans les courants souterrains des solutions colorées qui, venues à la surface, font apparaître en rouge et en bleu les plagiats de la rivière.) Chateaubriand a inventé, avant les salles de rédaction, le travail à la colle et aux ciseaux. Il sait comment ou fabrique son papier avec les papiers des autres. Le titre du fameux journal de Girardin, *le Voleur*, lancé à Paris au moment même du *Voyage en Amérique*, semble, rétrospectivement, le programme de l'illustre voyageur. Et après ?

So what ? Vingt précurseurs, ou trente. Chateaubriand reste le seul. Et le premier. Non à avoir décrit, bien sûr, des paysages qu'il n'avait, pour la plupart, probablement pas vus. Mais (dans la mesure même où il a dû laisser son imagination suppléer à son ignorance) à avoir inventé quelque chose de beaucoup plus important. Un mythe. Le mythe français de l'Amérique.

Pour comprendre, de ce mythe, la nature et la fonction, il faut se reporter à l'ouvrage essentiel à mon sens (je ne dis pas le plus beau, ni le plus fascinant) de toute la production de l'auteur : le *Génie du christianisme*. Livre qui fait partie, lui aussi, du cycle américain. Chateaubriand y a essayé quelque chose d'absolument nouveau. Il dresse le catalogue des symboles de l'inconscient collectif. (Il ignore le mot, bien entendu.) Puis il s'efforce de montrer que le christianisme (le sien, qui n'est sans doute pas le christianisme de tout le monde) coïncide avec ce catalogue. Le christianisme, en somme, exprime le système d'*imagination métaphysique* inscrit dans la nature même de l'homme occidental. Aujourd'hui, un siècle et demi plus tard, en chargeant le mot de son sens moderne le plus riche, Chateaubriand dirait que le christianisme, c'est la mythologie humaine spontanée¹. Les formes de la sensibilité qu'il nomme « harmonies », d'autres les appelleront « archétypes ». L'image du paradis terrestre, le thème du déluge, le symbole de la Trinité, le décor passionnel des ruines, des tombes, du désert, notre fascination devant le serpent et l'oiseau, notre goût irrépressible du merveilleux, le vague des passions, la poésie elle-même : autant de *points de jonction* entre la religion chrétienne et la totalité de l'esprit humain, conscient et inconscient. Je ne dis pas que la théologie chrétienne traditionnelle doive être d'accord avec ces vues. Je dis que tel est le système, à tout prendre assez frappant,

1. Une note révélatrice du *Génie* (I, III, 1, *in fine*), qu'il faut savoir lire entre les lignes, explique que la mythologie humaine s'est divisée en trois branches (les Indes, la Grèce, l'Amérique). Mais ces trois branches communiquent avec la tradition de Moïse. Chateaubriand, prudent, regarde où il met ses pieds. Mais le système de l'inconscient collectif occidental est là tout entier.

assez original, que Chateaubriand a élaboré. Or l'Amérique est une pièce majeure de cette construction. Tout au long du *Génie*, le symbole des solitudes primitives américaines intervient pour témoigner des possibilités métaphysiques de l'âme :

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines ; les plus belles nuits en Europe ne sauraient en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes : mais, dans ces régions sauvages, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un Océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu. (I, iv, 12)

Qu'on soit d'accord ou non avec l'homme qui écrit ces lignes, on voit combien sa perspective mythologique est en avance sur les conceptions de ses « précurseurs » et contemporains. La génération précédente avait lu, un peu avant Loisel de Tréogate et Bernardin de Saint-Pierre, *l'Homme sauvage* de Sébastien Mercier (1767). C'est l'histoire de l'Indien Zidzem. L'auteur voulait, nous dit-il, « rechercher les traits primitifs [perdus] de la nature humaine ». Cette conception d'une primitivité disparue pour toujours fait peut-être de Mercier un « précurseur » du sociologue Lévy-Bruhl, qui coupe l'unité historique de la pensée humaine en séparant le « prélogique » du « logique ». Mais sûrement pas un précurseur de Chateaubriand. La thèse du *Génie* va tout au contraire. La mythologie primitive, masquée par la civilisation moderne, est toujours présente et visible dès qu'on écarte le masque. Du symbolisme élémentaire à la religion la plus avancée (la chrétienne), la continuité de la conscience humaine ne cesse pas de se manifester.

Un autre écrivain avait ébauché aux alentours de 1790 un grand poème sur *l'Amérique*. Les quelques fragments qui en subsistent sont assez édifiants. Mythologie, oui. Mais laquelle ? Le pauvre Chénier était un *play-boy* d'ancien régime, doué pour les lettres, avec des parties de fort en thème. Il n'accédera à la vraie poésie, après tant d'églogues

laborieuses où Delille le vaut bien, que tout à fait à la fin (« Au pied de l'échafaud je *découvre* ma lyre »). En préparant son poème il s'était surtout préoccupé d'*américaniser* les nymphes, comme aujourd'hui Hollywood nous rhabille les pharaonnes. Leur laisser, se demandait Chénier avec inquiétude, leurs fesses grecques à l'air, mais leur coller des plumes sur la tête comme aux Péruviennes de Voltaire ? Mythologie costumière. « Il faut que j'invente entièrement une sorte de mythologie *probable* et poétique, avec laquelle je puisse remplacer les tableaux précieux des Anciens, ces Néréides accompagnant le navire d'une femme, etc. » Pour Charles Maurras, Chénier était le plus grand poète français... Soyons sérieux.

*

* * *

Chateaubriand le mythologue... Il est très important que Chateaubriand ait été un menteur. On a par exemple démontré (par un billet retrouvé dans la correspondance de Washington) que l'entrevue et le dîner accordés par le président américain au chevalier de Combourg étaient de pures et simples blagues. Le cher Maurice Levailant de pousser la bonté d'âme, dans son édition des *Mémoires*, jusqu'à supposer au déni de Washington « une raison diplomatique qui nous échappe ». La belle raison diplomatique, s'agissant de l'illustre inconnu, un gamin de vingt-trois ans, qu'était Chateaubriand en juillet 1791 ! Mais ces mensonges ne me gênent pas du tout. Au contraire. A-t-il vu Niagara ou non ? Il en parle fort bien, toujours selon sa perspective de symbolisme métaphysique. L'a-t-il vu ? Il est, dit-il, tombé dedans. On l'a remonté. L'a-t-il vu ? En parlerait-il aussi bien s'il ne l'avait pas vu ? En parlerait-il aussi bien s'il l'avait vu ? D'un nommé Mersenne, dès 1832, aux érudits contemporains, Bédier ou Chinard, on s'est obstiné à discuter des conditions et des possibilités matérielles du *Voyage*. Cela n'importe pas beaucoup. Ou plutôt ce qui importe, ce n'est pas la véracité de Chateaubriand, mais son inexactitude même. Homère avait-il visité en personne l'île des Lotophages ? Le grand Jules Verne

est-il descendu sous la mer ? La vraie dimension de la poésie est l'imagination. Pillée ici ou là, chez Charlevoix et Lafitau, la vraie géographie américaine de Chateaubriand est en définitive une *géographie intérieure*, l'accord d'une symbolique et d'une nostalgie.

Mais le rêve américain va devenir, au long de la période romantique, partie intégrante de la vision française. Une Amérique imaginaire — c'est-à-dire beaucoup plus installée en tant que rêve dans les imaginations françaises que sa réalité historique — médiocre, brutale, ou prosaïque. (Songez un peu à ces années : la présidence d'Adams, le tarif des abominations, la razzia jacksonienne, l'industrialisme féroce, les *booms* immobiliers, l'inflation, le Texas, l'insurrection de Nat Turner, le débat sur l'esclavage...) Pendant que l'histoire se déroule dans les États-Unis réels, l'âme romantique projette dans le mythe issu de Chateaubriand sa propre dialectique d'angoisse et d'évasion. Carte du Tendre de la libération spirituelle. Moins une nouvelle frontière que la négation de toutes frontières. Chateaubriand avait exalté la liberté américaine, l'innocence américaine. Une disponibilité extatique, la communion avec les grands espaces, les vents, les oiseaux. « Me voilà, tel que le Tout-Puissant m'a créé, souverain de la nature, porté triomphant sur les eaux tandis que les habitants des fleuves accompagnent ma course, que les peuples de l'air chantent leurs hymnes, que les bêtes de la terre me saluent, que les forêts courbent leurs cîmes sur mon passage » (*Voyage en Amérique, Journal sans date*). Le texte est de 1827. Une trentaine d'années plus tard le dernier des grands romantiques, qui sera aussi le plus parfait dialecticien de la déréliction et de l'extase, affirmera tout ensemble la force du mythe et son irréalité :

*O le pauvre amoureux des pays chimériques !
Faut-il le mettre aux fers, le jeter à la mer,
Ce matelot ivrogne, inventeur d'Amériques,
Dont le mirage rend le gouffre plus amer ?*

(« Le voyage », *les Fleurs du mal*)

Or, en tant que géographie intérieure, cette Amérique libre, innocente et illimitée, s'oppose très exactement à un

autre mythe géographique français, celui du jardin potager. Revenu d'Amérique, revenu des illusions américaines, « il faut cultiver notre jardin », dit Candide. Ce mythe-là s'affronte à celui-ci comme le cèdre de Virginie à la carotte, le rêve romantique à la sagesse bourgeoise, l'utopie au réalisme, le progressisme à la réaction, et Chateaubriand à Voltaire. (On retrouvera Voltaire un peu plus loin.) « En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre », écrivait Chateaubriand dans le texte que j'ai cité plus haut. Cette impossibilité d'étendre l'imagination est justement ce qui satisfait le propriétaire-manufacturier de Ferney: « La petite terre rapporta beaucoup. Cunégonde était à la vérité bien laide, mais elle devint une excellente pâtissière ... Pangloss disait quelquefois à Candide: Si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied ... vous ne mangeriez pas ici des cédrats et des pistaches ... » En réalité les deux mythes coexistent depuis longtemps, mais non pacifiquement, dans la conscience française. Avec ses plates-bandes géométriques, ici les navets, là les fèves, le jardin de Candide n'est qu'une réduction médiocre mais sage du Versailles de Le Nôtre. Il en conserve l'esprit, les intentions, la logique. « L'art classique le plus révélateur, dit André Malraux, est celui des jardins ». En revanche, le rêve américain compensera, au long du dix-neuvième siècle, la sordidité bourgeoise, grande ou petite. Il sera, en quelque sorte, l'*alibi* des imaginations françaises, obsédées par l'ordre jardinier et l'ordre social. Exemple la comtesse de Ségur, dont l'œuvre représente si bien les valeurs propriétaires du Second Empire. Elle consacre au mythe américain un épisode — à vrai dire consternant de naïveté — de son ouvrage justement intitulé *les Vacances*. Tantôt grand-mère gâteau, tantôt grand-mère fouettarde, tantôt rêvant de Normandie et tantôt d'Amérique, toujours russe au fond, la comtesse de Ségur était évidemment une conscience divisée.

Chaque fois (de plus en plus après 1860) que la réalité américaine apparaîtra aux Français qui la redé-

couvrent plus proche du potager que de la savane, ils s'étonneront, s'indigneront comme d'un scandale. Que Paul Bourget aperçoive l'industrie, Georges Duhamel la machine, Sartre le racisme, cette démystification s'opérera toujours plus par rapport à Chateaubriand (qui avait rêvé l'Amérique) que par rapport à Tocqueville (qui l'avait vue). Une bonne part de l'« anti-américanisme » français d'aujourd'hui vient de ce que l'Amérique s'est avisée de trahir son propre mythe, celui du moins que l'âme romantique avait hérité de Chateaubriand. Les films américains préférés des Français, ce sont toujours les westerns.

*

* *

« En parlant du Canada et de la Louisiane, écrit Chateaubriand en 1822, en regardant sur les vieilles cartes l'étendue des anciennes colonies françaises en Amérique, je me demandais comment le gouvernement de mon pays avait pu laisser périr ces colonies ... » (*Mémoires*, VII, II). Le Canada français n'a pas péri, Chateaubriand ne pourrait plus ajouter, comme il le faisait : « Nous sommes exclus du nouvel univers, où le genre humain recommence ». Mais, dans la victoire même du Québec, tant de paradoxes sont intervenus qu'il est parfois difficile de s'y retrouver. Une culture française, un pays américain. Dans le patrimoine même de cette culture française un ordre de succession extravagant : d'abord Corneille, Racine, Molière, Bossuet (dans les bagages des Jésuites) ; ensuite, après un moment de silence, Garneau, Casgrain, Aubert de Gaspé, Gérin-Lajoie, pour ne pas parler de M^{me} Blanche Lamontagne-Beauregard. J'ai le plus grand respect pour Garneau. J'ai de la considération pour Casgrain. Après Corneille, ils font tout de même un peu maigre.

Ces noms de Garneau et de Casgrain semblent particulièrement révélateurs dans la perspective qui est la nôtre ici. Le Garneau de 1845 était voltairien d'esprit, et Casgrain a naïvement proclamé, vers 1865, que Chateaubriand avait été au nombre de ses *dieux littéraires*. L'un et l'autre, dont le patriotisme n'est pas en question, le voltairien et le

prêtre, ont pris la même option étroite pour leur pays : celle du jardin potager de *Candide*. Voltaire et les curés se réconcilient dans ce morne endroit. « Il faut cultiver notre jardin », disait *Candide*. « Emparons-nous du sol », crie Duvernay. Le Canada français sera paysan ou ne sera pas. (Relisez, si vous le pouvez, le *Jean Rivard* de Gérin-Lajoie.) En ce sens, pour anticlérical, à l'*index* et tout et tout que soit *Candide*, la sagesse agricole qui s'y trouve n'est pas très différente de celle que distribue l'*Almanach du peuple*, partie aphteuse et vétérinaire. Il va de soi que pour l'« habitant » du XIX^e siècle, plus sérieux que le coureur des bois, le mythe romantique français de l'Amérique libre, innocente et primitive, ne pouvait avoir de sens bien longtemps. Tocqueville note en 1832 que sur les rives du Saint-Laurent la nature a perdu toute trace de sauvagerie. Partout des champs cultivés. Il note aussi — déjà — que si les Canadiens français ont les arpents, les Canadiens anglais ont les argents. Face à l'obstination rurale des « habitants » penchés sur leurs patates, les « États » seront au contraire le pays des chars électriques, de l'industrie, du commerce. « Aux Anglo-Saxons la business, à nous les champs ! » Le mythe étriqué, crétinisant, de la terre a pesé sur l'esprit canadien-français jusqu'à l'avant-dernière génération. Contre-mythe, plutôt. Tout ce que Chateaubriand avait projeté de généreux, d'audacieux et d'ouvert dans son évocation de l'Amérique du Nord, les chefs spirituels canadiens-français l'ont refusé à leur peuple. Pendant deux siècles le même programme. Les betteraves, le latin et la rhétorique.

Que n'avaient-ils lu les *Mémoires d'outre-tombe*, ces successeurs de Casgrain ! Seulement voilà, Chateaubriand... Un catholique libéral, une espèce de moderniste avant la lettre. Un homme qui n'aimait ni le jardin de *Candide* ni les buis des Jésuites. Et qui s'est compromis pour la liberté de la presse. Tout ça est bien inquiétant. Passe qu'il ait eu des maîtresses. Mais la doctrine, mes Pères ! L'intégriste Maurras, dont l'influence s'exercera longtemps dans la province de Québec, traînera Chateaubriand dans la boue.

Parce que d'abord, comme vous savez, romantisme = révolution. Ensuite parce que lui, Maurras, n'est pas du tout sûr que Chateaubriand, s'il avait vécu au moment de l'affaire Dreyfus, se serait trouvé du bon côté — entendez du mauvais. (Vous ne me croyez pas? Ce texte époustouflant se trouve dans le *Dictionnaire* maurrassien de Chardon, article « romantisme ».) Oui, ils se sont méfiés de Chateaubriand. L'auraient-ils lu, au chapitre des *Mémoires* consacré aux problèmes du Canada français, ils auraient entendu dénoncer « la manie de s'en tenir au passé ». Chateaubriand ajoutait : « L'immobilité politique est impossible ; force est d'avancer avec l'intelligence humaine » (*Mémoires*, I, VII, 11). Le drame de la culture française d'Amérique du Nord, jusqu'à il y a une vingtaine d'années, est défini en ces quelques mots.

On peut écrire ceci aujourd'hui sans trop de tristesse, parce que, maintenant, c'est gagné, dans la mesure où s'est dé cramponné le cramponnement à la betterave, à la « tradition », à la rhétorique classique. Les « traditionalistes » ne savent pas que le chemin de la fidélité passe par le refus. Rien de plus caractéristique que le destin posthume — je veux dire le néant où s'est abîmée l'œuvre critique d'un Camille Roy, prédominante pendant le premier tiers de ce siècle. Le type même de l'aliénation canadienne-française, c'est Roy. Jean Paulhan répartit les écrivains en deux classes, ceux qui ont leur squelette à l'intérieur comme les vertébrés, ceux qui l'ont à l'extérieur comme les crustacés. Camille Roy avait le squelette du homard. Il tenait dur par l'enveloppe à Démosthène, Cicéron, Racine et, *risum teneatis*, de quoi se marrer, à Brunetière. Mais à l'intérieur sa pensée était analogue à celle du Père Zacharie Lacasse, O.M.I., dont l'œuvre sermonnaire, fort répandue aux environs de 1895, est particulièrement édifiante. (Je vous recommande *Dans le camp ennemi*, où sont passés en revue et lestement déshabillés tous les ennemis des Canadiens français, les « francissons », les réformateurs, les libéraux, Sarah Bernhardt, Victor Hugo, le roi Humbert d'Italie, les Juifs, les francs-maçons, les papinistes, l'Alliance fran-

gaise, les buveurs de bière et les instituteurs laïques.) Camille Roy l'érudit et l'inepte Zacharie Lacasse auront vécu leur vie dans une pathétique et rigide absence, sévèrement grillagée de valeurs artificielles. La « clarté française ». Le « génie de la race ». La « raison classique ». Quoi encore ? L'« équilibre latin ». Et le « bon goût ». Et le « bon langage ». Toutes notions proprement incompréhensibles, qui ne résistent pas à l'examen. Ce n'est pas seulement Claudel, Proust, Saint-John Perse, les surréalistes, Bachelard, que Camille Roy, mort en 1943, s'interdisait de comprendre au nom d'un classicisme farfelu, c'est les trois quarts de la littérature française depuis le début du Moyen Âge. Dans sa fameuse lettre de janvier 1867, Crémazie avait répondu par avance à ces misères traditionalistes : « Ce qui manque au Canada, c'est d'avoir une langue à lui. Si nous parlions iroquois ou huron, notre littérature vivrait. » Il aurait pu ajouter qu'à chaque génération, dans les grandes cultures, l'iroquois, c'est-à-dire la langue nouvelle des fils, a tué le « bon parler » paternel. Le jour où l'écrivain québécois a compris qu'il fallait dépasser les valeurs et le langage du père, il est devenu adulte. Tout d'un coup. C'était hier.

Jusqu'à Saint-Denys-Garneau, il y a eu des livres canadiens écrits en français, on ne peut pas parler de culture canadienne-française. Est-ce que je suis injuste pour Nelligan, que Réjean Ducharme cite aujourd'hui si souvent ? Nelligan a peut-être été une espèce de Rimbaud, qui écrivait comme une sorte de Verlaine, il n'en est pas moins, lui aussi, un écrivain de l'absence. Son authenticité consiste en ce qu'il n'a pas pu la supporter, cette absence, tandis que les Roy y frétilaient comme des homards dans l'eau de mer. Saint-Denys-Garneau a vraiment *ouvert* le dialogue entre l'absence et la présence. C'est ainsi, au lieu d'y voir traîner, comme on nous y invite souvent, le vieux symbole éculé de la « chair » et de l'« esprit », qu'il faut comprendre, me semble-t-il, un poème comme *Accompagnement* :

*Je me contente pour le moment de cette compagnie
Mais je machine en secret des échanges[...]
Afin qu'un jour, transposé ...*

Toute la symbolique canadienne-française, depuis vingt ou trente ans, est occupée de cette aliénation de l'absence (« Ne nous a-t-on pas enseigné que la vraie vie était absente? », s'écrie Anne Hébert). La transposition annoncée par Saint-Denys-Garneau exigeait à la fois la prise de conscience de l'aliénation et l'effort de l'arrachement. Pas facile. Les images de captivité et d'oppression se sont multipliées dans l'écriture québécoise au moment où, en Europe, le même thème commençait à faire un peu littéraire. On s'aperçoit alors que cette imagerie, au Québec, ne s'était pas inspirée de Kafka ni des camps fascistes ou staliniens, mais de Saint-Denys-Garneau (la cage d'os) et de la réalité québécoise. Demandez le guide concentrationnaire du Québec. On en composerait un gros volume de « morceaux choisis », comme disent les agréables professeurs, pour qui tout devient matière à papier. L'engluement (Robert Élie). Le cancer (Giroux). Le tombeau (Anne Hébert). La ville (Bessette, Lemelin). Le sarcophage (Ducharme). La chambre (Jacques Renaud). L'« aliénation délirante » (Miron). La prison modèle (Aquin). Non, tout ça ne vient ni de Kafka, ni de Lautréamont, ni de Sartre. Tout ça vient du doux pays de Maria Chapdelaine.

Il en a fallu du temps pour en arriver là. Pour en arriver à l'iroquois. En 1720, le Père de Charlevoix était à Québec. « Nulle part ailleurs on ne parle plus purement notre langue », écrit-il à sa duchesse parisienne. Vous entendez la satisfaction du bon Père. Des « créoles » (il les appelle « créoles ») qui parlent comme Bossuet! Et c'est que ça a duré longtemps comme ça. Du Bossuet, du Bossuet, toujours du Bossuet. Sauf que le Bossuet, naturellement, à la longue, se dégradait, se débossuetisait, jusqu'à devenir vraiment moche. Ne vous faites pas d'illusion, le « joul » vient tout droit du Bossuet. Faute d'un iroquois convenable. Puis tout d'un coup ça s'est mis à bouger. Pour le deuxième centenaire de la naissance de Chateaubriand, les

choses ne vont pas trop mal. Anne Hébert : « Notre pays est à l'âge des premiers jours du monde. La vie ici est à découvrir et à nommer ... » (*Mystère de la parole*). Gérald Godin : « Le cri bêlant d'un pays à naître » (*les Cantouques*). Vieux Chateaubriand, vieux Crémazie, regardez. Les Iroquois, enfin.

ARMAND HOOG